

pour baiser ses yeux, pour caresser ses cheveux, pour m'entourer le cou de ses petits bras, pour lui sourire, pour le voir vivre minute par minute, et pour m'écrier en le voyant : C'est mon enfant ! — oh ! madame, j'aurais donné ma jeunesse, ma beauté, ma fortune, ma vie ! Hélas ! je vous le répète, j'étais condamnée ; ma jeunesse devait se faner sans amour et sans bonheur maternel.

Mon mari mourut un an après mon mariage ; je le regrettai, car il était bon, mais je ne le pleurai point, car il avait tué ma vie.

Je passai dans la retraite la première année de mon veuvage ; au bout de ce temps, mon père me fit observer que ma conduite paraissait étrange, et que chacun s'étonnait que je demeurasse si longtemps inconsolable. — Je lui répondis que mon intention était de retourner dans le monde, et il approuva à mon projet avec transport.

Partout je fus admirablement accueillie ; les gens de robe et d'épée se rangèrent autour de moi, et me firent une cour assidue ; mon amour-propre se trouva très-flatté de cette préférence, je l'avoue ; mais quelqu'un m'ouvrit les yeux, — et je soupçonnai enfin que l'on adorait plus encore ma fortune que ma personne.

Ce fut à cette époque, pendant l'automne de 1869,

que je fis, à la promenade, un soir, rencontre d'une jeune dame qui tenait un enfant dans ses bras ; — le jour commençait à tomber et je me disposais à rentrer chez moi, l'orsqu'au détour d'un des jardins publics de Bade, j'aperçus cette jeune femme ; son visage pâle et souffrant me frappa et m'inspira quelque chose de vague, mais qui ressemblait plus à de l'intérêt qu'à de la compassion. Son enfant s'était endormi dans ses bras et avait sa petite tête appuyée sur le sein de sa mère. — Cette femme ne me paraissait pas heureuse, et cependant je ne pu me défendre d'un secret sentiment d'envie en apercevant son enfant si jolie et si gracieusement placé dans ses bras. Elle passa, et je me retournai afin de la regarder. — je ne sais comment cela se fit, mais elle se retourna en même temps, et ses yeux se dirigèrent vers l'endroit qu'elle venait de traverser ; — je suivis machinalement la direction de ses yeux, et je crus voir un homme enveloppé d'un manteau prendre la route qu'elle avait prise. — Ma première pensée fut que cet homme marchait rapidement et entraînait sous l'allée qu'elle longeait. — Par un mouvement subit, je me rapprochai de cette dame et je lui dis :

— Ne craignez rien, madame, mes gens auront les yeux sur vous.

Elle me regarda avec surprise et sembla ne pas comprendre.

— Quelqu'un que vous voulez éviter sans doute, vous suit, répliquai-je : vous n'y avez point fait attention, mais rien ne m'a échappé ; et tenez, — le voilà qui traverse l'esplanade, vous en êtes débarassée.

— Madame, répondit-elle d'une voix presque caressante, je vous suis très-reconnaissante de votre avertissement, quoique je ne coure aucun danger ; — cet homme est mon mari.

Je me confondais en excuses, — et j'allais me retirer lorsque son enfant s'éveilla ; — il tendit vers moi

ses petites mains, croyant les tendre à sa mère ; je m'inclinai légèrement et l'embrassai en disant :

— Il est charmant.

Elle me remercia cette fois par un sourire rempli de tristesse et de joie tout à la fois, puis me salua et s'éloigna.

Huit jours s'étaient passés, et j'avais oublié cette aventure, lorsqu'en traversant Bade dans ma voiture, mes regards tombèrent sur une pauvre vieille que mon cocher avait failli renverser ; elle avait dans ses bras un enfant que je crus reconnaître ; — j'ordonnai d'arrêter, et sous le prétexte de donner quelques secours à la pauvre vieille, je la fis monter dans ma voiture à côté de moi ; puis, quand elle se fut remise, je lui parlai de cet enfant, sans lui apprendre que je connaissais sa mère.

Ce que j'éprouvais alors, je ne puis vous le dire : il est de ces sensations qui ne veulent point d'analyse ; — je me trouvais heureuse et malheureuse tout ensemble ; — je lui demandai la permission de poser son enfant sur mes genoux, elle me le confia.

Était-ce pressentiment ou folie ? mais en le sentant contre mon cœur, — en le voyant doucement me sourire, — en aspirant la tiède haleine qui s'échappait de sa bouche, je crus qu'il était le mien, — qu'il était là parce qu'il y avait toujours été ; qu'il me souriait, parce qu'il m'avait toujours souri ; — enfin s'il m'eût appelé maman, je lui aurais répondu mon enfant, sans songer qu'il en m'appartenait pas.

Je questionnai ensuite la vieille, et, soit aussi pressentiment de sa part, elle n'eut point de secrets pour moi. Je lui glissais une bourse avant de nous séparer, en lui demandant si je pourrais la revoir. Elle me répondit qu'oui. Je pris l'enfant dans mes bras, l'embrassai avec regret et retournai chez moi.

Pendant plusieurs jours je les revis, et mon amour pour cette enfant doubla et grandit. S'il m'avait fallu rester une semaine sans le voir, j'en eusse souffert.

Je savais que sa mère n'était pas heureuse, et je souhaitai de lui rendre visite ; je l'obtins très difficilement ; cependant la vieille servante me promit de préparer sa maîtresse à me recevoir.

Écoutez bien, car c'est ici que ma vie a renouvelé, pour ainsi dire, son cours. Le 12 octobre 1819, un soir encore, je fis mettre les chevaux à ma voiture, et j'ordonnai qu'on me conduisit presque au bout de la ville. Arrivée devant une maison de médiocre apparence, j'arrêtai, et frappai. La vieille servante vint m'ouvrir ; ses yeux étaient inondés de larmes, son visage défilait. Elle m'entraîna violemment jusqu'au milieu de la chambre, puis elle me désigna un objet étendu sur le carreau. Je jetai un cri horrible, et reculai de plusieurs pas. Ah ! mon sang se glace encore rien qu'en songeant à ce que je vis alors ; il me semble que le passé va recommencer pour moi, et que le spectacle qui m'a rempli d'épouvante va se dérouler devant mes regards. Un homme gisait à terre, des flots de sang s'échappaient de sa poitrine ; son visage était sans couleur, ses lèvres entr'ouvertes et ses yeux fermés.

(A CONTINUER.)